



ASSOCIATION
LACANIENNE
INTERNATIONALE
ANTILLES

Groupe d'études : Féminin Masculin

Samedi 29 Sept 2012

Réunion via Skype :

Françoise Rey (à Chambéry)

Nicole Ranély (à Pointe-à-Pitre)

(à Fort-de-France) Marie-José Emmanuel, Victor Lina, Sonia Michel, Maria Briand-Monplaisir,
Marie Gauthier, Philippe Berté

Françoise Rey : Aujourd'hui je ne développerai pas les 3 autres formules du tableau de la sexuation, nous allons attendre un peu, sachant que la formule d'exception je l'avais développée la fois dernière.

Nous allons plutôt travailler le texte de Charles Melman *La mère comme agent du père*¹, est-ce que vous l'avez lu ?
(plusieurs réponses positives)

Les grandes lignes de ce texte : l'histoire de ce texte est importante, puisque C. Melman a développé après, toute sa thèse sur le matriarcat.

Melman a eu le souci de mettre en garde un groupe d'analystes des Antilles, d'envisager le fonctionnement familial aux Antilles sur un mode déficitaire par rapport à une norme, qui se serait une norme traditionnelle, celle de la théorie analytique par exemple, la norme freudienne. Mise en garde de travailler la question du père du côté du déficit.

Et puis la question du père elle est depuis un grand moment, en déclin. Melman fait la remarque qu'il n'existe d'ailleurs plus une autorité paternelle, mais une autorité parentale. Loi de 1970.

Melman parle d'une organisation matrifocale : une fille, ses enfants, et la mère de cette fille.

P. Berté : Par rapport à la question du lieu, aujourd'hui de nombreuses jeunes femmes vivent avec leurs enfants, chez elles, dans leur appartement, et non pas dans le lieu, la maison de la grand-mère.

1 Conférence que l'on peut trouver sur le site Ali-antilles.com , à la rubrique « Textes fondamentaux »

N. Ranély : Oui c'est dans la suite de ce que dit Melman dans *Problèmes posés à la psychanalyse*, le concept de matrifocalité mérite d'être réinterrogé aujourd'hui, c'est peut-être une limite à la lecture de la clinique.

P. Berté : Je suis d'accord avec ce que dit Nicole.

N. Ranély : Mais je ne pense pas que les grand-mères vivent si éloignées que cela, peut-être que dans l'espace physique elles ne sont pas présentes dans la même maison, mais il me semble qu'elles participent de la transmission phallique imaginaire.

P. Berté : ok

F. Rey : Oui on pourrait mettre ce texte de Melman en perspective avec ce que vous rencontrez à l'heure actuelle dans votre clinique. Mais avant de remettre en question « matrifocalité », il faudrait au préalable lire ce concept. Car l'instance phallique se trouve dans ce concept, sous le mode de la donation plutôt que sous le mode de la transmission.

Il faut qu'il y ait trois éléments, pour qu'il y ait du Un.

M-J Emmanuel : Quand Nicole parlait de la « pérennité » ou non de la matrifocalité, je crois que quelque soit la place accordée à la grand-mère, ce qui persiste c'est aussi la place qui est faite à l'homme dans ce déroulement des trois générations. C'est de cela dont il s'agit aussi. Et de ce point de vue, les choses n'ont pas beaucoup changé.

N. Ranély : Je partage ce que dit Marie-José.

F. Rey : Mais certains, on va dire « géniteurs », n'ont-ils pas le souci de fonder quelque chose ?

M-J Emmanuel : J'ai le sentiment que cela n'a pas du tout bougé. Il y a une sorte non pas de démission, mais de « légereté » du père, de l'homme, dans les sociétés d'aujourd'hui.

N. Ranély : Ce qui change un peu, c'est que les pères s'occupent un peu plus des enfants, et les emmènent par exemple le week-end chez leur propre mère, ou chez une compagne du père, c'est-à-dire que l'enfant est extrait du système matrifocal partiellement.

F. Rey : Je ne sais si cela fait référence au même point, mais pour nous (en Métropole), les jeunes parents, et les jeunes pères « s'occupent » beaucoup plus de leurs enfants, au même titre qu'une mère. Ils partagent les tâches. Mais ils se trouvent grandement démunis quand il s'agit de faire autorité. Tout cela c'est un grand changement avec les nouvelles générations.

P. Berté : Concernant l'instance tierce entre la mère et l'enfant, à mon avis il y a le social, on peut dire qu'il y a un Nom-du-Père qui vient du social.

F. Rey : Je suis d'accord, mais pour nous analystes, la référence phallique tourne autour du sexuel aussi. Bien évidemment le social joue un rôle non négligeable, mais le tout est de

savoir comment dans une conduite de cure nous allons amener un sujet tout de même à l'hétérosexualité entre homme et femme, càd à l'hétéros, càd que la référence phallique soit entre les deux.

P. Berté : C'est peut-être pourquoi le sexuel est si présent dans les propos ici, dans le discours courant. C'est une hypothèse.

F. Rey : En page 4, je voulais vous faire remarquer cette formule de Melman quand il parle de la féminité : *La fille n'accède dans ce système à la féminité, que si elle est mère.*

Et vous vous souvenez de ce qu'on a pu dire lors de la première réunion, la féminité côté droit des formules de la sexuation, c'est par définition : un sujet féminin est divisé traditionnellement entre le féminin et le maternel. Et que le féminin d'une certaine manière est difficile à soutenir pour elle, en tout cas le soutien du féminin il faut qu'elle le trouve par un certain nombre de biais, et ce n'est pas en soi directement le phallique qui lui permet d'accéder à (inaudible) ... et Melman dit que la féminité dans ce système-là se fait par le biais de la maternité.

Finalement Melman a l'air de dire que féminin et maternel ne sont pas séparés.

P. Berté : Oui.

N. Ranély : Je pense que dans la clinique les choses ont bougé, et que le féminin n'est plus du tout rattaché au maternel.

M-J Emmanuel : Cela dépend du milieu social.

F. Rey : Dans les cures, le travail c'est aussi de les décoller un peu. Ce que tu dis Nicole, c'est que tout de même on peut trouver un décollement de cette question de la féminité de la maternité. Est-ce que c'est cela que tu veux dire Nicole ?

N. Ranély : Des jeunes femmes aujourd'hui commencent la traversée du féminin de manière très infantile, et ce n'est que bien longtemps après que le maternel surgit. Et que c'est peut-être différent de ce que décrivait Melman il y a 20 ou 30 ans, où il y avait une sorte de bénédiction de sa propre mère d'avoir une vie sexuelle.

P. Berté : Mais dès qu'une jeune fille devient pubère, il y a pour elle différents plans qui se croisent : le regard des garçons et des hommes sur elle, sa mère qui soulève la question de la contraception. Donc dès que la jeune fille devient adolescente pubère, les deux questions se croisent et se nouent fortement, la féminité et le maternel, il me semble.

F. Rey : La question est de savoir si pour ces jeunes filles, l'accès au féminin à l'adolescence, la question du féminin à l'adolescence se pose par les règles et les marques sur le corps. Alors est-ce qu'elle va se poser la question du féminin jusqu'au moment où le maternel va arriver, ou bien est-ce que le maternel va arriver assez rapidement pour que peut-être se pose pour elle la question du féminin dans un autre temps, une fois que le maternel a été réglé je dirais ? C'est possible, cela nous arrive dans notre clinique.

M-J Emmanuel : Dans le cas de maternités « précoces », ces maternités ne se font-elles pas contre la mère ? La jeune fille ne pose-t-elle pas ainsi dans le conflit, son accès à la féminité ? Conflit dans une dimension de scène, de jeu, et une fois la grande colère passée, la mère de la jeune fille, lui donne son ticket d'accès à une féminité via la maternité. Et par exemple des jeunes filles qui sont enceintes, alors que leur propre mère n'a pas encore fini de faire des enfants.

F. Rey : C'est un peu ce que dit Melman dans son texte.

M. Gauthier : Il semble qu'il y ait une rivalité entre la fille qui va avoir un enfant, et la mère. Cela lui donne accès à une féminité qui est reconnue par la famille et le social. Et donc là elle change de statut, elle vient un peu détrôner la mère. Cela pose problème, jusqu'à ce que la grand-mère prenne l'objet enfant, comme lui appartenant, un plus, et là il y a une accession de la jeune fille à ce rang social, au même rang que sa mère.

N. Ranély : N'est-ce pas l'infantile qu'elle offre à sa mère. Ce sont par exemple des adolescentes qui ont eu un lien précaire avec la mère, qui n'ont pas été investies positivement. Alors là ce serait plus quelque chose de narcissique. Je rencontre cela dans ma clinique des filles délinquantes, qui par ce biais tentent de rejouer quelque chose d'infantile.

F. Rey : Et par rapport aux actes que posaient ces jeunes filles précédemment, quels étaient les effets de cette maternité ?

N. Ranély : La maternité a pu entraîner un apaisement de violence, mais il ne me semble pas que la féminité soit questionnée à ce moment-là, mais plus le narcissisme peut-être primaire.

F. Rey : Oui, c'est-à-dire que cela la phallicise, cette jeune fille. Et du coup, cette phallicisation a eu des effets apaisants pour elle. Est-ce qu'on pourrait dire cela ? Et puis peut-être aussi dans le fait qu'elle donnait l'enfant à la mère, donc elle redonnait du phallique à la mère.

P. Berté : Dans cette question du don à la mère, du jeu, de la rivalité entre la mère et la fille, la mère qui est contre la fille qui est enceinte, ou qui pourrait l'être, dans ce jeu il y a aussi le désir de la mère de cette jeune, le désir par rapport au phallique. La mère de cette jeune désire aussi un enfant.

F. Rey : Oui.

M-J Emmanuel : Et donc la fille répond au désir de sa mère.

P. Berté : Un désir inconscient, au désir inconscient de sa mère.

M-J Emmanuel : Car si la fille est enceinte, cela peut aussi se passer de manière « très soft » entre la mère et la fille. La mère, la fille, l'entourage, peuvent être aussi très heureux,

en paix.

P. Berté : Aujourd'hui dans les lycées, les copines de la jeune fille enceinte, sont très contentes. Souvent la jeune fille enceinte est très bien accueillie.

F. Rey : C'est toujours cette problématique dont parle Melman, cette **problématique du don**. Le phallus il est donné, d'une certaine manière. Et il se passe « de main en main » j'allais dire, à travers le symbole de l'enfant qui est un symbole phallique. Et il est redonné à la grand-mère, c'ad qu'il s'agit aussi si je comprends bien ce que dit Melman, il s'agit comme le dit Nicole de renarcissiser tout le monde, et surtout la mère, « *moi je m'occupe de vous, je vous donne quelque chose de moi, il faut me le rendre* ».

M. Briand-Monplaisir : Est-ce qu'on ne pourrait pas y voir aussi une stratégie pour une fille, de tenter de se dégager du pôle maternel, en le reflouant par ce don, et de pouvoir ainsi trouver une sorte de chemin de subjectivation ?

F. Rey : Tout à fait.

M. Briand-Monplaisir : Nous avons écrit un article qui allait dans ce sens, il y a une dizaine d'années à Paris, avec un collègue psychanalyste, beaucoup de cas cliniques semblaient correspondre à cette hypothèse.

N. Ranély : Françoise pourrais-tu nous préciser la différence entre don et transmission ?

F. Rey : Il y a deux manières d'accéder au phallique : Melman en parle en page 4, le dernier paragraphe. « . . . *Un procès qui est celui d'une donation maternelle. C'est une donation bien entendu imaginaire* ».

Imaginairement au départ c'est la mère qui l'a.

N. Ranély : La transmission serait du registre Symbolique.

F. Rey : Bien sûr.

Alors moi je n'ai pas la même formule que Melman, je séparerais féminité et maternité, qui sont les deux pôles de la question féminine. Mais lui il dit que dans ce cas-là, la féminité se met en place par la maternité.

N. Ranély : Je pense qu'on n'est plus (au niveau de la clinique) dans ce dispositif.

F. Rey : Nicole qu'est-ce qui fait progrès alors ? Nicole, comment entendrais-tu dans ta clinique, concernant cet accès à la féminité, par quel biais une fille s'interroge, se pose la question et y accède ?

N. Ranély : Peut-être qu'à la fin de l'année je pourrais y répondre. (rires) Ce que je veux dire c'est qu'il y a un semblant de féminin, une espèce de mimétisme féminin, une mise en place... C'est peut-être une hypothèse de travail, mais que l'entrée dans la féminité, ce ne serait ni la maternité, ni le fait d'avoir une sexualité précoce, mais que le chemin serait plus

complexe à trouver.

M-J Emmanuel : En effet, je pense que ce n'est plus l'enfant qui est l'objet phallique, au niveau de la sexualité précoce. Je pense qu'il faut regarder du côté d'Internet, du Web, de Facebook (*fesses-bouc*), parce que cela doit passer par cette espèce de liberté qui est offerte au sujet aujourd'hui.

F. Rey : Dans notre clinique en Métropole, c'est de repérer dans cette « liberté sexuelle » que se donnent les jeunes, comment se pose à un moment donné pour l'un et pour l'autre, la question de la féminité, mais parce qu'à un certain moment cette liberté sexuelle se trouve confrontée à une difficulté. Il y a quelque chose qui fait « mur », soit une rencontre qui va compter, soit pour d'autres raisons, et pour le coup la question du féminin va se mettre en place, et du masculin aussi.

Par exemple quand dans un conjugo de jeunes, un conjugo pas tant sexuel que fraternel on pourrait dire, arrive un enfant. Alors brusquement se pose la question j'allais dire de la différence des sexes, mais la question de qui est plus responsable que l'autre, pour cette jeune femme par exemple le sentiment de ne pas être soutenue par le compagnon, etc. Bref des choses qui posent la question de l'hétéro, de l'hétéros, du non rapport sexuel on va dire.

C'est à partir de là, à l'intérieur de cette liberté sexuelle que se donnent garçons et filles, que se posent la question du féminin, et d'un autre côté celle du masculin.

N. Ranély : Il ne me semble pas qu'on soit dans une liberté sexuelle si développée. Il serait bon qu'on s'arrête là-dessus. Plusieurs éléments me font penser que des adolescents ou même de jeunes adultes peuvent être très copains, avoir beaucoup de tendresse entre eux, avoir même des gestes qui pourraient être interprétés comme sexuels, et en fait présenter une sorte de neutralité pulsionnelle (**F. Rey** : Ah oui), et il faut vraiment les questionner en leur demandant « *mais c'est ton copain ou pas ?* ». Et en fait ils ne sont pas tant que ça dans la sexualité.

Il faudrait qu'on réinterroge cette expression « liberté sexuelle ».

F. Rey : C'est juste ce que dit Nicole.

N. Ranély : Ils s'embrassent, se pelotent. En fait ils ne sont pas dans du sexuel, mais dans de la tendresse. C'est comme les couples qui vivent des années durant sous le même toit, et qui sont des amis, qui n'ont pas de vie sexuelle.

F. Rey : Et même au sens de ce que tu dis, il peut y avoir des relations sexuelles, mais ce n'est pas du sexuel. C'est-à-dire que cela n'a pas beaucoup de prise sur eux. C'est de la sexualité, mais ce n'est pas du sexuel, c'est de la fraternité. C'est vécu comme de la fraternité. Et puis tout d'un coup quelque chose qui émerge, et là les oblige à se poser une question.

M. Gauthier : Est-ce que l'accès à la féminité de la jeune fille, ne passe pas par l'accès à la masculinité du garçon dans ce rapport entre les deux ? Est-ce qu'il n'y a pas quelque chose de simultané qui prend forme dans un acte qui serait autre que « sexuel fraternel » dont

parlait Françoise ?

F. Rey : Oui en passant à un hétéros les partenaires ne sont plus pareils. Il y a parfois des magmas garçons-filles où la différence des places n'est pas du tout marquée, et tout d'un coup avec l'arrivée d'un enfant il y a ce sentiment pour cette jeune femme de ne pas être soutenue par exemple, parce que le garçon était extrêmement angoissé, peut-être plus angoissé qu'elle. L'enfant vient questionner la place des uns et des autres dans cette affaire.

P. Berté : Par rapport à ce que disais Nicole, il me semble qu'il y a des situations très variées, c'ad qu'on peut trouver des relations fraternelles entre un garçon et une fille (mais cela a toujours existé), on peut trouver des jeunes très engagés dans la sexualité, et puis des jeunes très engagés dans la prise de drogues. Il y a plusieurs grandes tendances.

F. Rey : Oui, mais ce qui est important pour nous, c'est de pouvoir repérer pour les gens que nous recevons, à quel moment je dirais à travers ce qu'ils viennent nous dire comme symptômes, comme difficultés, que la question du phallique est entrain là de se poser. Et à partir du moment où le phallique réémerge effectivement la place des uns et des autres est redistribuée autrement.

M-J Emmanuel : On ne peut faire l'impasse sur la question du phallus.

N. Ranély : Oui, cette question fait la différence des places.

Les jeunes se touchent, mais le phallique n'est pas amené forcément, je le dis comme ça.

F. Rey : Oui, oui.

N. Ranely: Il me semble que les garçons __ je le dis sans analyse statistique__ sont plus mal en point dans cette affaire-là que les filles, qui savent jouer, qui ont des jouissances de niveaux différents. Avec parfois comme conséquences de jeunes hommes, ou des adultes qui sont complètement « paniqués » à l'idée d'avoir une vie sexuelle avec une femme.

F. Rey : Ce serait intéressant comme tu dis Nicole, les filles ont trouvé peut-être plus de possibilités avec cette fameuse jouissance Autre, de se mettre un peu à l'écart de cette question de la castration. Et que pour les garçons effectivement cela peut paraître plus compliqué, pour affirmer quelque chose de la virilité.

N. Ranély : C'est là qu'on rencontre certaines questions d'homosexualité : à défaut de rencontrer une femme, le garçon est pris dans quelque chose avec lui-même, avec son petit autre.

F. Rey : Je retiens cette idée, dans ce que vous dites, à la fois que ce texte n'aurait pas vieilli,

__ parce que chez nous ce type de fonctionnement advient d'une certaine manière, alors je ne sais si c'est matrifocal, mais on trouve de plus en plus de femmes qui s'occupent seules de leurs enfants, et qui se trouvent phalliquement investies par l'enfant, mais démunies du côté de la question du féminin, parce qu'en grande difficulté pour faire des rencontres, et des

rencontres qui tiennent un peu. Mais je ne sais si c'est matrifocal.

Alors dans ce que vous dites il y a un type de fonctionnement qui se perpétue dans votre société, mais que depuis 1996 il y a vraiment des changements. Changements à repérer, et de repérer aussi que c'est une société qui se maintient et se soutient. Car Melman a toujours défendu qu'il y a perpétuation de quelque chose.

M. Briand-Monplaisir : On se dit que ces changements dépendent des milieux socio-culturels.

F. Rey : Oui, aussi.

M-J Emmanuel : On peut mettre ce texte de Melman en parallèle avec l'ouvrage de Jacques André *L'inceste focal dans la famille noire antillaise*, qui est une manière de poser la question du phallus.

P. Berté : Melman s'est appuyé en partie sur le travail de Jacques André, puis que cette intervention de Melman date de 1996, et l'ouvrage de J. André de 1987.

F. Rey : il faudra redéfinir ce qu'on dit par « l'accès à la féminité », car en soi la féminité n'est pas quelque chose qui est fragile, mais quelque chose qui se retravaille selon les âges de la vie.

On peut par exemple imaginer que l'accès aux études est aussi une manière de s'approprier un symbole phallique.

« L'accès à la féminité », on est parfois tenté d'en faire une expression équivalente à « la virilité », à en faire une identité comme pour les messieurs. Je pense que c'est une manière d'être au monde qui va temporiser peut-être toute cette phallicité, et donner une connotation personnelle à cette phallicité d'une femme. Une manière de se trouver dans le travail, de se trouver dans la maternité, encore plus dans la relation avec un homme, « de se trouver d'une certaine manière ».

Donc ce n'est pas une identité là.

Temporiser la phallicité. Par tradition dans la théorie ce n'est pas tout à fait cela dans la mesure où il se trouve pour une fille, à un moment donné, quand elle s'est rendue compte que le phallus d'une certaine manière c'est un choix, je ne sais pas, mais que le phallus est du côté de l'avoir, elle ne l'avait pas, alors deux options : ou je vais le chercher du côté du père, c'est ce qu'on appelle traditionnellement l'hystérie, ou j'essaie de faire sans le phallus paternel, je ne me mets pas du côté paternel. Et c'est cette 2ème option, le féminin, dans la théorie. Ce n'est pas tout à fait comme cela que je l'ai formulé tout à l'heure, vous voyez.

P. Berté : Françoise dans notre clinique il me semble qu'il y a beaucoup de filles, de petites filles qui sont positionnées plutôt du côté de l'hystérie, et concernant les garçons un certain nombre sont positionnés du côté de la névrose obsessionnelle.

F. Rey : Cela c'est la clinique traditionnelle.

P. Berté : Oui. Mais avec tout de même une inscription différente dans les discours. Et un discours différent : celui des sociétés coloniales.

Même si une petite fille ne voit pas trop son père, il y a tout de même un intérêt qui est vectorisé vers cet homme souvent.

F. Rey : Oui, mais c'est bien plus large, l'hystérie ne se limite pas à cette dimension Imaginaire de la relation au père. Je vous donne un exemple, où au sens classique de l'hystérie une femme reprend le « flambeau » paternel, la tradition par exemple.

M. Briand-Monplaisir : Tu as parlé de deux possibilités quand la fille constate qu'elle ne l'a pas. Soit aller chercher le phallus du côté du père. Et une deuxième position, faire sans. Faire sans, est-ce dans un position d'aller le chercher ailleurs, ou autre chose ?

La connexion Skype étant mauvaise, Françoise n'a pas entendu la question de Maria.
Nous convenons d'arrêter.

Pour la fois prochaine, le 17 Novembre : lecture serrée du chap V de l'ouvrage de Melman *Problèmes posés à la psychanalyse*.

F. Rey : Il faudra vraiment s'appuyer sur le texte.